

NOIR LUMIÈRE

à Bernard, à travers les années

et maintenant voici venir le noir qui est de la lumière

Bernard Noël, *Ce Jardin d'encre*

Il m'a rarement été donné d'entendre la voix de Bernard Noël aussi nettement qu'à l'occasion d'une lecture publique de *La Maladie de la chair*, l'un de ses monologues les plus impressionnants. Sans doute parce que cette lecture, qui n'était pas solitaire mais jumelée avec celle d'un autre écrivain, prenait un relief d'autant plus perceptible que le contraste entre les deux était plus manifeste. Le premier intervenant avait lu un long (trop long) extrait d'un de ses livres, lequel, paré de tous les oripeaux de la modernité, visait à s'imposer à un public apparemment subjugué par cette violence tout extérieure : une coulée d'écriture chaotique charriant sarcasmes, jeux de mots, effets d'écho, et autres paronomases, onomatopées, exclamations, assortis de beaucoup de cul, de merde, de gland, etc. Quand vint le tour de Bernard Noël, au bout de quelques phrases, un autre monde s'installa. Comme après une intense cacophonie, un long silence sécrété par une prose lente, parfaitement maîtrisée, sous la surface lisse et sans remous de laquelle s'ouvraient des profondeurs ténébreuses qui rendaient, par comparaison, parfaitement inopérante et singulièrement apprêtée la violence du premier texte.

Dans ces conditions, on comprendra que ma lecture de Bernard Noël ne relève pas du plaisir mais d'une émotion qui était, dans ce cas, de l'ordre du bouleversement. Car ce qui imprègne toute son écriture, c'est une violence noire, éclairée par une maîtrise qui lui donne, par contraste, encore plus d'intensité.

J'écris « éclairée », parce qu'à partir du noir qui la fonde, l'écriture semble tendre vers l'ouverture d'une lumière ou mieux, d'une *éclaircie* : « Je tremble devant ce pur affrontement, qui fait jaillir la lumière depuis le dessous du noir¹ » dit-il lui-même. Et cette éclaircie est celle d'une apparition, d'une brève coïncidence entre le noir du corps et la clarté du langage qui, parce qu'elle se fait dans le

¹ « Lettre à M.B. », in *La Place de l'autre*, P.O.L, 2013.

présent de l'écriture, a pour nom *présence* : « il doit s'agir encore de trouver le mot qui pourrait illuminer le corps / mais qu'y a-t-il de commun entre le corporel et le langage / un jour peut-être exista-t-il entre les deux une coïncidence...² »

D'où, sans doute, ce croisement de l'affect et de la pensée, de l'empoiement et de la maîtrise, de la violence et de la caresse, des ténèbres et de la lumière qui porte et habite la voix de Bernard Noël. Or, nulle part plus que dans ses monologues réunis sous le titre de *La Comédie intime* cette fusion ne m'apparaît aussi patente. Chacun d'entre eux repose sur un travail de langage qui croise l'activité du romancier, de l'essayiste, du poète, de l'auteur de théâtre, dans le seul mouvement d'une prose relancée à l'ouverture de chaque phrase par l'usage d'un pronom donnant la tonalité du texte qu'il suscite : JE *La Langue d'Anna*, TU *Le Mal de l'intime*, IL *La Maladie du sens*, NOUS *Le Monologue du nous*, VOUS *La Maladie de la chair* et, en guise de ILS, un mélange de quatre de ces pronoms, VOUS, IL, JE, TU dans *Les Têtes d'iljetu*.

Tous ces monologues ont en commun de reposer sur plusieurs niveaux d'écriture qui sont l'écho des multiples genres par ailleurs pratiqués par Bernard Noël. Le premier serait de l'ordre du dialogue par l'*interlocution* qu'instaure l'usage du pronom ; le second, celui de la *narration* qui offre au lecteur un sens qu'il tiendra longtemps pour le but ou la visée de ces pages ; le troisième, celui de la *fonction imageante* du poème qui vise à nous faire vivre ce qui nous est raconté ; le dernier, celui de la « chair » ou de la *présence* qui, par l'image, cherche à dire l'absence d'image, ce bord de « quelque chose d'abrupt, de vertigineux », dit Bernard Noël, que seule la perte de tout savoir permet d'entrevoir. Quelque chose qu'il appelle aussi l' « intime ». Autrement dit, théâtre, roman, essai, poème entrent en confluence pour nous offrir un texte dont la densité tient au tissage de ces différentes tresses verbales. C'est de là, sans doute, que me vient cette émotion à lire Bernard. C'est là que, pour moi, elle se manifeste au plus haut point. Dans ce noir-lumière d'une prose à la fois obscure et lumineuse où toute son œuvre finit, me semble-t-il, par se rassembler.

Jacques Ancet

² *Ce Jardin d'encre*, Cadastre8zéro, 2011.

Extrait choisi :

« ... Il m'a montré l'image d'un balancier, c'était un soir de notre jeunesse dans son bureau, devant le fleuve que le couchant couvrait d'écailles rouges. Il m'a fait remarquer d'abord que chacune de ces écailles ne pouvait avoir une existence que si elle se concevait en train d'expirer, et comme je ne comprenais visiblement pas ce qu'il voulait dire, il s'est avancé vers un fil à plomb disposé face à la chaise où il se tenait d'habitude, et il l'a mis en mouvement. Il est resté silencieux devant ce spectacle minuscule, puis m'a dit tout bas : Vois-tu l'ombre qui double le fil et qui, comme lui, se balance ? Il m'a laissé le temps de bien la voir, puis a continué : Je me donne souvent cette représentation dans la pensée que l'ombre contemple dans le fil la condition de son existence, et qu'elle en tire une vivacité grandissante à mesure qu'elle sent expirer en elle le mouvement du balancier. Il s'est tu là-dessus et m'a tournée vers le Rhône où les écailles étaient déjà moins nombreuses sur la crête de remous à présent ténébreux, et je sais que nous avons partagé alors quelque chose de merveilleusement innommable... »

(La Maladie du sens, P.O.L., 2001 ; in La Comédie intime, Œuvres IV, P.O.L., 2015)